

folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XVIII

28^e Année — N^o 4

HIVER 1965

120

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille
par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, rue du Palais
Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

87, rue Voltaire
Carcassonne

TOME XVIII

28^e Année — N^o 4

HIVER 1965

RÉDACTION : René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement : 5 F par an — Prix au Numéro : 1,30 F.

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », 7, Rue Trivalle, Carcassonne.

Compte Chèques Postaux N^o 20.868 Montpellier.

FOLKLORE

(Tome XVIII - 28^e Année - N° 4 - Hiver 1965)

S O M M A I R E

MAURICE LOUIS

Les origines et l'évolution de la danse.

* * *

ROGER NEGRE

L'Ane.

* * *

SIMONE BRISSAUD

Les noms de bœufs et de vaches.

NOTES

JOSEPH MAFFRE

Le conte du Dracus

(conte populaire audois).

BIBLIOGRAPHIE

- Gottfried KOCH : *Frauenfrage und Ketzertum im Mittelalter.* (René Nelli).
- Maurice LOUIS : *Danses populaires et ballets d'Opéra.* (R. Nelli).
- Léopold SCHMIDT : *Le théâtre populaire européen.* (R. Nelli).
- *Folklore Suisse*, 54^e année (1964). (R. Nelli).
- *Bulletin Folklorique d'Ile-de-France*, N° 31, automne 1965. (R. Nelli).
- *La Tramontane*, N° 485-486, 1965. (R. Nelli).
- *Bulletin de la Société d'Ethnographie du Limousin, de la Marche et des régions voisines*, N° 14 (Décembre 1965 - Janvier 1966). (R. Nelli).

LES ORIGINES

ET L'ÉVOLUTION DE LA DANSE

Il n'est besoin que de parcourir une « *Histoire de l'Art* » pour constater que quelques-unes des figurations laissées, par nos plus anciens ancêtres connus, sur les parois de leurs cavernes ou sur des supports mobiles de matière dure, ont trait à des scènes qui nous permettent d'affirmer, sans crainte de démenti, que les préhistoriques dansaient. Bien que ces dessins ne se rapportent qu'à des époques *relativement* récentes de la préhistoire — le paléolithique supérieur — et plus précisément à quelques dizaines de milliers d'années, d'après les évaluations les plus modérées, on est autorisé à penser qu'il ne s'agissait alors que de l'enregistrement de faits courants et que l'homme dansait déjà depuis fort longtemps — dès son apparition sur notre planète — et cela nous renvoie au début de ces temps géologiques qu'on rassemble sous le vocable de « période quaternaire ».

C'est que la danse n'est autre chose qu'un moyen d'expression instinctif et naturel comme le chant, la mime, le geste, la parole et le cri. Et ce moyen d'expression n'est pas l'apanage exclusif de l'homme qui le partage avec certains animaux, lorsque ceux-ci se livrent, par exemple, à des parades amoureuses devant leurs femelles à l'époque des pariades.

L'homme a donc dansé de tout temps à des occasions fort diverses. Il a dansé pour extérioriser sa joie, ainsi que le font les enfants heureux ou le peuple dans les kermesses et les fêtes populaires ; il a dansé pour exprimer sa douleur et l'on connaît, en Espagne, des danses à l'occasion de funérailles d'enfants ; il a dansé pour honorer ses dieux et l'on sait que les danses religieuses sont sans nombre ; il a dansé aussi pour son plaisir et son amusement, mais il a, bien davantage, dansé sous l'impulsion de ses sorciers pour appuyer des cérémonies magiques et mimer des scènes représentant les événements à venir tels qu'il voulait les voir se produire, comme l'heureuse issue d'une chasse d'intérêt vital pour la survie de la tribu ou du clan.

Ce sont précisément des dessins pariétaux de cette nature qui, associés aux danses magiques renforçaient le pouvoir du sorcier, nous sont parvenus en très petit nombre, mais nous permettent d'affirmer les origines préhistoriques de la danse.

On voit, par ces quelques considérations rapides, combien sont timides les affirmations de ceux qui, dissertant sur l'ancienneté de la danse, la font remonter seulement à une « plus haute antiquité » personnifiée par les Grecs et les Romains, qui ne sont que tard venus dans le développement de l'humanité et qui n'ont fait que continuer, à leur tour, ce que leurs propres ancêtres leur avaient transmis, lesquels étaient eux-mêmes déjà bien vieux lorsque les dieux de l'Olympe, et Rémus et Romulus, firent leur apparition dans les lieux mythologiques de la Grèce et de Rome.

Mais la danse a tenu dans les civilisations antiques une place si grande que les Anciens n'ont pas hésité à la diviniser et à placer Terpsichore qui l'avait dans ses attributions, parmi les muses d'Apollon qui, dans le Panthéon olympique, présidait aux Arts.

L'homme, en possession de ce moyen d'expression, a continué à s'en servir au cours des âges. A mesure qu'il se rapproche de nous, nous le voyons l'adapter à toutes les circonstances de son existence et en faire non plus un art magique ou religieux, mais individuel — telle la danse du sorcier exerçant ses charmes et ses maléfica — mais collectif et social évoluant, dans les danses créées par le peuple et pour lui, vers un des éléments parmi les plus importants du folklore de tous les pays et de tous les temps.

Mais, si la danse reste une source de joie, elle peut être aussi une occasion de péché, par les rapprochements des sexes qu'elle favorise et lorsqu'elle est pratiquée sans frein, ni contrôle ; la langue n'est-elle pas, disait le fabuliste, la meilleure et la pire des choses ? Aussi l'Eglise fulmina-t-elle de bonne heure, par la voix de ses prédicateurs et de ses conciles contre les danses « impudiques, lascives et diaboliques » et, par la même occasion, contre le chant et les instruments de musique, tous objets de perdition. C'est pourquoi les « sermonnaires » du Moyen-Age constituent la source la plus précieuse d'information sur les danses de cette époque par le truchement des éléments et des interdictions qui y sont consignées.

Et pourtant, si l'on en juge par les documents figurés contemporains, c'est à peine si les danseurs de ce temps se tenaient par la main et étaient bien loin des contacts étroits que permettent certaines danses modernes, telles que le tango ou même la valse qui, du reste, a été anathémisée au siècle dernier par l'épiscopat parisien. Même les farandoles les plus débridées comme celles qu'on peut voir sur les peintures flamandes des Breughel et des Téniers ne semblent pas, à première vue, particulièrement pécamineuses. Pas davantage non plus, celles dont parlent le « Roman de la Rose », ou les récits des réunions galantes sur « le prez » ou sous « la feuillée » que nous content les « chansons de Mai » du Moyen-Age.

Ce n'est du reste qu'en 1400 — ainsi que nous l'apprend un texte de cette époque — qu'on a des preuves certaines d'une évolution de la danse qui passe de la « carole » (la ronde) et de la « tresche » (farandole) collectives à la danse par couples. Ce fut par une indignation hautement proclamée, assortie des peines les plus sévères, que les autorités laïques et religieuses accueillirent cette scandaleuse forme de danse nouvelle qui devait quand même connaître un succès qui ne s'est pas démenti jusqu'à nos jours. C'est à l'introduction de musiciens, jongleurs et ménestriers, qui parcouraient les campagnes et les châteaux, qu'on doit cette innovation, qu'il s'agisse de danses paysannes ou de danses courtoises. En effet, auparavant, chacun était astreint, dans les danses collectives à chanter pour accompagner les mouvements ; la musique instrumentale, en libérant les danseurs de cette contrainte, permit à chaque jouvenceau de s'occuper plus particulièrement de sa voisine, à choisir d'avance sa partenaire et donc à des couples de se former, d'entrer ensemble dans la danse, d'y bavarder et d'augmenter d'autant l'attrait de ce divertissement.

Donc, la danse, après avoir été une action individuelle — celle du sorcier qui s'en sert pour activer ses sortilèges —, devint ensuite une action collective — caroles et tresches — chantée, pour aboutir à une danse à deux au son d'un instrument de musique rustique. Si elle fut introduite sous cette forme dans les salons seigneuriaux pour agrémenter les réunions des cours, les campagnes l'adoptèrent bien vite et la pratiquèrent le dimanche dans les cours de ferme ou sur la place publique, à l'occasion des fêtes locales.

D'abord instinctive et naturelle, ainsi que nous l'avons dit, la danse devenait petit à petit un art, c'est-à-dire l'application de connaissances raisonnées et de moyens spéciaux à sa réalisation. C'est donc en se disciplinant et en quittant le domaine de l'improvisation qu'elle entra dans le domaine de l'art. En effet, la danse devenait, grâce aux compositeurs de musique et aux instrumentistes, de plus en plus compliquée, alors que les participants restaient loin de posséder tous les aptitudes musicales et chorégraphiques indispensables pour sa bonne exécution, avec toute la grâce et l'élégance nécessaires. Il fallait donc l'apprendre, d'où l'intervention de maîtres à danser, qui devinrent bientôt des personnages importants et même parfois quelque peu pédants et ridicules, tels ceux que Molières nous a dépeints et que les caricaturistes anglais ont ridiculisé par les crayons de Rowland, Cruishank ou Gilray, pour railler « la dansomanie » qui sévissait en France à la fin du XVIII^e siècle.

L'organisation d'un bal était une chose fort coûteuse et seuls les riches personnages pouvaient s'offrir le luxe d'une soirée dansante, qui, exécutée sur un thème choisi — un livret — était

devenu non plus un divertissement où chacun s'amuse pour son propre compte, mais un *ballet*. C'est pourquoi quelques esprits entreprenants pensèrent à organiser des bals, où le public était admis moyennant le paiement d'une somme accessible à chacun.

D'un autre côté, les danses enseignées et apprises parmi lesquelles on peut ranger tous les quadrilles héritiers des anciennes contre-danses, se répandirent dans le peuple qui les adopta et les adapta à son génie particulier et en fit, sinon de véritables danses folkloriques, du moins des danses popularisées, parfois tellement éloignées de leurs modèles primitifs qu'elles sont devenues de véritables productions locales.

Par ailleurs, le roi et ses courtisans ne dédaignaient pas de s'exhiber sur la scène, devant leur peuple, qui n'avait que le droit d'admirer les danses et les ballets qui faisaient les délices de la cour. Tout était donc prêt pour que le théâtre avec ses professionnels qui avaient déjà été appelés dans les salons à titre de moniteurs en quelque sorte, utilise à son profit les ballets seigneuriaux et incorpore dans les « villageoiseries » fort à la mode, les danses recueillies dans le folklore, après les avoir quelque peu épurées de leurs scories, telle cette « danse des rubans » (ou des cordelles) si populaire dans le Midi de la France et les pays méditerranéens, que Dauberval a introduit dans son ballet « la Fille mal gardée » que le Covent Garden de Londres joue encore de nos jours ou cette « farandole » de l'Arlésienne que G. Bizet a empruntée au folklore provençal.

Parmi les artisans de la propagation et de la pérennité des danses populaires qu'étaient les maîtres à danser des salons et des familles, comme aussi les ménestriers des villages, on oublie trop souvent les anciens militaires et marins des flottes de commerce et de guerre. C'est qu'il existait jadis, dans toutes les formations de l'armée de terre, des maîtres d'armes qui enseignaient aux gradés l'escrime et la danse et dont les leçons donnaient lieu à un concours et à la délivrance de diplômes par un jury dans lequel siégeaient des officiers et des dames de la garnison. De même, sur les navires de l'ancienne marine à voiles, les moussaillons et les pilotins dansaient au son d'un instrument asthmatique, les jours de calme plat, sur les voiliers immobilisés dans les rades des mers du sud... ou d'ailleurs, pour distraire les membres de l'équipage. Une fois rentrés dans leurs villages, parfois très loin des régions côtières, ces danseurs transmettaient à leurs compatriotes les danses qu'ils avaient apprises et pratiquées pendant leur service actif, telles les matelotes et les anglaises et même parfois des danses plus ou moins exotiques et de provenance fort lointaine.

Ainsi la danse d'origine magique, individuelle d'abord, collective ensuite, puis danse de couples, est devenue, par une évolu-

tion lente, une occasion de plaisirs et de joie populaire et seigneuriale, puis une œuvre autonome avec les ballets de cour et enfin un spectacle se suffisant à lui-même avec les grands ballets du répertoire chorégraphique et les réalisations des groupes folkloriques modernes, pour être, dans le même temps, incorporée dans les ouvrages lyriques, principalement dans les opérettes, les comédies musicales et autres « shows » de music-hall ; elle s'est taillée une place de choix sur la scène et sur les tréteaux et elle est devenue dans le même temps un phénomène social dont il serait vain de sous-estimer l'importance.

Maurice L.A. LOUIS.

L'ÂNE

Comme ce mot se réfère le plus souvent à une vision péjorative des choses et à des sentiments généralement dépourvus d'aménité, on pourrait supposer que ce qui va suivre sera un éreintement systématique de ce pauvre animal qu'on a appelé, non sans à-propos, le cheval du pauvre. Il n'en est rien. Nous nous sommes contentés de donner une allure un peu moins technique, un peu plus littéraire et humoristique à un article prévu pour un dictionnaire ethnographique du département de l'Aude auquel nous travaillons. Quand nous aurons rappelé qu'on entend par ethnographie moins « l'étude et la description des divers peuples » que « l'étude des manifestations matérielles de l'activité humaine, en même temps que les mœurs, les coutumes, les caractères moraux des populations », on nous accordera que le folklore y a droit de cité, et que tout ce que nous allons dire, d'après les souvenirs, les remarques, les observations, les critiques, le comportement de gens de chez nous, peut présenter quelque intérêt.

* * *

La Famille de l'âne offre au vocabulaire occitan les éléments les plus variés, qui partent de *l'ase simple* (le pauvre !) et passent par *l'as mètre* pour arriver à *la sauma* (l'ânesse), qu'on appelle aussi *borrica*, *borra*, *charra*. Quand l'âne fait la loi chez lui, il en résulte *lo borriquet* et *la saumeta*, ce qui est normal ; mais quand le cheval ou la jument se permettent d'intervenir, c'est un *grimol* ou une *grimola* ou un *miol* ou une *miola* qui viennent au monde, avec toutes les nuances de poil et toutes les variétés d'aplombs et de formes que comportent toujours les fantaisies de la nature...

Chez nous, à la campagne, en occitan, on appelle généralement l'âne *Martin*, *Batiston*, *Barraquet*. Pourquoi ? Bien fin qui le dira. *S'es totjorn dit atal* (on a toujours dit ainsi), répondent les vieux quand on leur demande ce qu'ils appellent « le pourquoi de la raison ». Le respect de la tradition leur suffit.

Les nuances de sens sont parfois très nettes quand on serre de près cette richesse des mots. *La Borra* est simplement la femelle, tout comme *la sauma*. Mais quand on dit, en parlant de telle ou telle voisine qui le mérite bien : *Es una vièlha sauma*, le doute n'est plus permis et la vertu des mots en dit long sur la vertu toute relative de la personne incriminée. *Le borriquet*, ou *asiron*, est naturellement le petit âne, l'ânon ; mais quand ces mots

s'appliquent à un enfant qui va à l'école, ils équivalent à un brevet de nullité ; quand, au contraire, ils s'appliquent à un jeune homme, il n'y a pas de doute : il jette sa gourme et court le jupon avec une ardeur que certains jugent excessive :

Paure pichon, seràs totjorn un borriquet !

(Pauvre petit, tu seras toujours un bourricot !)

T'oc disi, Mariannon, lo tiu petit filh serà totjorn un borriquet !

(Je te le dis, Mariette, ton petit-fils sera toujours un bourricot, un trousse-jupons !)

Dans le premier cas, on a l'impression d'entendre sonner le glas des illusions ; dans le second, il y a une nuance d'admiration dans la critique et une certaine indulgence dans la condamnation.

* * *

Une curieuse coutume dans certains de nos villages audois (Razès et Lauragais surtout) : le tour de l'âne le jour de la fête locale ou en temps de Carnaval. Les mariés de l'année sont juchés sur un âne tête à queue et « font le tour de ville ». Comme nous demandions à un de nos voisins s'il fallait voir là une critique du oui prononcé devant le maire et le curé, il nous répondit :

T'i fises pas. Fan la quista per las aurelhetas e lo Dius-oc-vol e pèscan una braba pèl a ta santal !

Ne t'y fie pas. Ils font la quête pour les oreillettes, et ils prennent une belle cuite à ta santé.)

A Montréal, il y a de cela peu de temps encore, les jeunes gens introduisaient un âne dans la salle où se tenait le bal du Carnaval.

* * *

Les préjugés sur l'âne sont nombreux.

On le dit lubrique. C'est plus qu'un préjugé, c'est une certitude. Il était jadis considéré comme tel ; par les Grecs et les Romains, et le Moyen-Age, chez nous, en a fait des gorges-chaudes. Mais l'est-il plus que les autres animaux, pour qui la pudeur semble être une création de l'homme ? C'est tout au plus une affaire d'appréciation.

On le dit têtù. C'est plus qu'un préjugé, c'est encore une certitude. Mais l'est-il naturellement, ou le devient-il ?

Es testut (o caparut) coma un ase.

(Il est têtù comme un âne).

On le dit goulu, et on insiste lourdement :

Chapar coma un ase !

(Manger goulument comme un âne).

On ne prête qu'aux riches. Mais l'est-il plus que les autres animaux ? Ne dit-on pas :

Chapar coma un gos !

(Manger goulument comme un chien)

et ne conseille-t-on pas aux enfants de se tenir loin du cheval qui mange son avoine ? De quel côté sont les torts quand on dit :

Per la fam, l'ase manjèt l'agram !

(Poussé par la faim, l'âne mangea du chiendent).

On le dit bête :

Bèstia coma un ase !

(Bête comme un âne).

C'est une affirmation gratuite, car peu de bêtes ont plus de bon sens. Il faut avoir vu Martin monter une côte en louvoyant parce que le *carreton* (charreton) est trop lourdement chargé pour comprendre que « non seulement il la connaît, mais qu'il sait la pratiquer », ce qui n'est pas donné à n'importe qui.

Comme trop souvent dans la fable, il existe en pays d'oc et en langue d'oc une regrettable tendance à voir sous une couleur très sombre (sans jeu de mots) et avec trop de mépris, voire même de méchanceté, tout ce qui touche à cette pauvre bête. Les locutions suivantes le montrent clairement :

Se chaparian de garrons d'ase !

(Ils mangeraient des jarrets d'âne).

Ambe de sucre manjarian de garrons d'ase !

(Avec du sucre, ils mangeraient des jarrets d'âne).

Se chaparian de colhons d'ase !

(Ils mangeraient des couillons d'âne).

Val mai lombèt de porc que garron d'ase !

(Mieux vaut filet de porc que jarrets d'âne).

Quand on veut parler d'une chose insignifiante, d'un cadeau qui n'a du cadeau que le nom, ne dit-on pas :

Es un escupit dins una greja d'ase

(C'est un crachat dans une gorge d'âne).

Du « raseur » impénitent, on dit :

Endormiria un ase sul cabel.

(Il endormirait un âne sur l'appareil à dépiquer le grain).

Il est d'ailleurs difficile de dire aujourd'hui s'il s'agit d'une monotonie de la conversation comparée à la monotonie de cet antique travail de la dépiquaison. Peut-être faut-il comprendre :

S'endormiria coma l'ase sul cabel.

(Il s'endormirait comme l'âne au travail de la dépiquaison, car, dans ce cas, plus que jamais :

Tant que vira fa lo torn !
(Tant qu'il tourne il fait le tour !)

On entend dire parfois, d'une voix lourde de dédain ou de suffisance :

Un ase es totjorn un ase !
(Un âne est toujours un âne.)

Hélas ! C'est généralement le propre de l'imbécile, du minus, de raisonner ainsi et il n'arrive à convaincre personne quand il dit :

Som pas un ase, bessè !
(Je ne suis pas un âne, que je sache !)

On dit parfois :

Pesa coma un ase mort !
(Il pèse comme un âne mort !)

Rien de probant dans cette affirmation, car nous avons entendu dire assez souvent :

Una bèstia morta fa mai que son pes.
(Une bête morte pèse plus que son poids.)

On dit aussi :

Franc coma un ase que recula !
(Franc comme un âne qui recule !)

ou encore : *Mofle coma una esquina d'ase !*
(Moëlleux comme un dos d'âne.)

Les touristes des stations thermales et ceux qui visitent les coins les plus difficilement accessibles de la Grèce antique sont sensibles à l'ironie de ce terme. Ils savent au retour ce qu'on entend par ces termes qui font image :

Lo rastelhèr de l'esquina
(Le ratelier du dos),

du dos de l'âne s'entend, et même ce que veut dire :

Un trot de borrica !
(Un trot de bourrique.)

Qui d'entre nous n'a pas entendu dire cent fois :

Tustar son ase, ou encore Tocar totjorn son ase
(Taper sur son âne).

Entendez par là : revenir toujours à sa façon de penser, ne pas en démordre ou, comme M. Prudhomme, avoir son opinion et la partager.

Tissos coma una mosca d'ase
(Enervant comme une mouché d'âne),

est ce que nous trouvons dans le Lutrin de Ladern, d'A. Mir.

Faire l'ase!
(Faire l'âne).

Le français est moins précis, qui se contente de dire : faire la bête. Notre langue d'oc a une variante :

Fa l'ase per aver de bren!
(Il fait l'âne pour avoir du son),

ce qui prend tout son sens si l'on se réfère à la piètre chose qu'était le son au temps des moulins, c'est-à-dire un déchet tout juste bon pour les bêtes les plus minables. On disait aussi, par référence à ce mangeur de son, et quand on voulait exprimer le dédain qu'on avait pour une jeune fille marquée de taches de rousseur, et pratiquement défigurée :

Un ase li a rotat pels pots!
(Un âne lui a rôté sur la figure.)

A d'aurelhas d'ase

était réservé pour celui qui avait des oreilles avantageuses, tandis qu'on disait de celui dont les oreilles retombaient :

A d'aurelhas de feda!
(Il a des oreilles d'âne... il a des oreilles de brebis!)

Moins dur, moins méchant est, pour une fois, celui qui dit avec une pointe de pitié :

Apatir coma un ase de geissière
Trimar coma l'ase del Basacle.

(Souffrir comme un âne sur un champ de pois chiches. ou trimar comme l'âne du Bazacle.)

La *geissière* était le champ de pois chiche et la *pesassa* (la plante une fois prélevés les pois) n'étaient ni un lieu ni une nourriture de choix ; le Bazacle était le moulin à eau, où le travail ne chômait pas. Plus impitoyable était celui qui prononçait en ces termes l'oraison funèbre du mal-aimé :

Val mai el que l'ase d'un paure ome!

(Mieux vaut que ce soit lui que l'âne d'un pauvre homme)
et il s'agissait naturellement du trépassé.

Il trimait sans doute, et il était malheureux ; mais tout porte à croire qu'il se « hâtait lentement », car on dit souvent d'une personne qui prend son temps :

Oh, un ase faria testament!
(Oh, un âne ferait testament!)

* * *

Une côte fameuse est celle que connaissaient encore mieux que nous nos grands-parents au temps des diligences,

La costa de picha-ases,

entre Montréal et Carcassonne. Les conducteurs avisés ou pitoyables permettaient aux ânes de s'arrêter, personne ne sait plus si c'était en haut ou en bas, pour satisfaire avant ou après l'effort, un besoin naturel. Il est intéressant de remarquer que le mot *ases* peut s'appliquer à toutes les bêtes de somme, aux bêtes de bât en général. Nous avons entendu, dans le Tarn, commune de Viviers-les-Montagnes, un fermier dire avant le repas du soir :

Cal anar apasturar los ases,

alors qu'il n'y avait pas un seul âne dans la ferme. Il y avait, par contre, pas mal de chevaux, de juments et de mulets. C'est là un sens sollicité, comme celui de bourrique, qui, au masculin comme au féminin, sert en français à désigner des chevaux chétifs et de peu de valeur, des bêtes promises au boucher.

* * *

Quelques exclamations valent d'être notées.

Faire aïe Martin.

(En mettre un coup)

Ces deux derniers mots étaient les avant-coureurs du coup de trique. On les emploie encore aujourd'hui pour dire qu'il est temps de donner le coup de collier, de faire effort.

L'ase te crève !

L'âne t'emporte !

est chose courante ici, comme d'ailleurs :

L'ase te fota !

(Que l'âne te crève ! Que l'âne t'emporte ! Que l'âne t'enc..e !)
Dieu nous en préserve ! Glissons ! N'insistons pas !

Viétase !

en un seul mot ou en deux mots. Bien de nature à exprimer la surprise et bien digne du point d'exclamation. Il est, en partant de cette dernière exclamation, un complément sur lequel la décence ne nous permet pas d'insister... Le mot lui-même ne se prête guère à la traduction.

* * *

Viennent enfin les proverbes. Il est parfois assez difficile de les différencier des simples locutions énumérées ci-dessus. Ils sont nombreux, variés, savoureux, et ils sont tellement éloquentes que, pour la plupart, ils se passent de commentaires.

Tant va l'ase al molin

Qu'a la fin ne sap lo camin.

(Si souvent l'âne va au moulin
qu'à la fin il en sait le chemin.)
celui du moulin, où il porte l'*amarèl*, bien sûr !

Per un punt, Martin perdèt l'ase.

(Pour un point, Martin perdit son âne. Et ceci nous ramène à un bien lointain Moyen Age, où l'on disait : Pour un point, Gaubert perdit son ânesse !)

Dins la pèl demora totjorn l'ase!

(Dans la peau, il reste toujours l'âne.)

Cerca son ase, e i es dessus!

(Il cherche son âne, et il est dessus ! Ceci nous rappelle un des meilleurs gags des débuts de Laurel et Hardy : le gros Hardy rentrant dans une colère folle parce qu'il ne pouvait pas trouver son chapeau, qu'il avait sur la tête. « Et si je ne trouve pas mon chèque, je casse le table ! » Rien de nouveau sous le soleil !)

Per l'ase sadol, bon blat es pas que vessas!

(Pour l'âne repu, le bon blé n'est plus que vesces.)

I va coma l'ase que trota!

(Il y va tout de go, comme l'âne qui trotte.)

Serios coma un ase a l'estrilha!

(Sérieux comme un âne qu'on étrille !)

...et le paysan d'ajouter, car il sait à quoi s'en tenir :

Mas t'i fises pas, que sovent se va cocha!

(Mais ne t'y fie pas, car souvent il prépare son coup.)

Una esquina d'ase val un bon vailet!

(Une échine d'âne vaut un bon valet !)

Se pod pas faire beure un ase qu'a pas set!

Se pod pas faire bramar un ase que vol pas!

(On ne peut pas faire boire un âne qui n'a pas soif.

On ne peut pas faire braire un âne qui ne veut pas.)

Lo qu'a un ase es un pagès,

Lo que n'a dos es un borgès,

Lo que n'a tres sab pas so qu'a!

Celui qui a un âne est un villageois, celui qui en a deux est un bourgeois, celui qui en a trois ne sait pas ce qu'il a !) Tout est relatif en matière de possession !

Un cop l'ase comanda, un cop lo trajinhèr.

(autrement dit, à chacun son tour d'imposer son bon vouloir. Ce mot « trajinhèr » semble pouvoir situer ce proverbe en pays catalan, ou très près du Roussillon, car le trajinhèr est, au moins en Catalogne espagnole, le conducteur de l'âne, le transporteur grâce à l'âne, dans les régions les moins accessibles des pays de montagne).

Lo qu'a l'ase per mèstre, cardons cal qu'ane quèrre!

(Celui qui a l'âne pour maître doit aller chercher les chardons)

... L'éternelle histoire de la capitulation et de ses conséquences pour celui qui ne sait pas parler en maître.)

Una pichona mosca fa reguïnar un gros ase!

(Une petite mouche fait tressaillir un gros âne.)

Se vos venir cabort, pren un ase, una crabo o una femna.

(Si tu veux devenir idiot, prends un âne, une chèvre ou une femme)... L'obstination, la fantaisie, l'esprit de domination!

Cap d'ase a pas jamai estat un cap-pelat!

(Jamais âne ne fut une tête-pelée). Le *cap-pelat* ou *clusca pelada* était jadis le moine, généralement instruit, quoi qu'on en dise, et sensé, s'il n'était pas toujours fils de lumière. Il y a donc, dans ce proverbe, un trait d'esprit savoureux : *cap-pelat* pour *capela*, chapelain, curé, ce qui vaut autant pour le régulier que pour le séculier.)

Lo que vol faire sa filha saumeta, cal qu'à Hounoux la mete!... cal qu'à Bram la mete...

(Hounoux, Bram, peuvent être remplacés par n'importe quel nom de village auquel on veut faire ce drôle de compliment, qui était jadis assez à la mode entre voisins).

L'ase de la comuna fosquêt totjorn mal bastat!

(Ceci nous rappelle ce fameux bouc de village qui parvenait à saillir les chèvres au vol et à les faire « prendre » à tout coup tant qu'il appartenait à une vieille bergère qui avait besoin de louer ses services pour arriver à vivoter, mais qui se désintéressa des chèvres à partir du jour où, ayant été vendu à la mairie, il fut, en somme, devenu fonctionnaire municipal. Il est peut-être fait allusion aussi, dans ce proverbe, à l'état lamentable des chemins communaux tant qu'on n'a compté que sur les anciens cantonniers municipaux pour en assurer l'entretien.)

Segon l'ase, cal lo bast!

A cada ase cal son bast!

(A chaque âne son bât.)

Cal pas tampar la porta del estable quand l'ase a descapat... que tornara a la grupia coma fedas a la sal.

(Il ne faut pas fermer la porte de l'écurie quand l'âne s'est échappé, car il reviendra au ratelier comme les brebis reviendront au sel.)

Mai magre l'ase, mai las moscas lo pican!

(Plus l'âne est maigre, plus les mouches le piquent!)

Per la Sant-Blasi, de neù duscas à la coga del ase,

Per Sant-Feliu, la neù fond e torna al riu.

(Pour St-Blaise, de la neige jusqu'à la queue de l'âne ; pour St-Félix, la neige fond et retourne au ruisseau.)

Se te logas per ase, per ase te cal servir!

Podes savonar un ase negre, lo faràs pas jamai venir blanc.

(Tu peux savonner un âne noir, tu ne le feras jamais devenir blanc)... A l'impossible, nul n'est tenu.

Un bram d'ase monta pas al cèl!
(Selon que vous serez puissant ou misérable...)

Cargat, cabort, dur o testut coma l'ase negre!
(Chargé, bête, dur ou têtu comme l'âne noir.)

Es maichant coma l'ase roge!
(Il est méchant comme l'âne rouge.)

Bon ase ven pas vièlh!
(Un bon âne ne devient pas vieux).

Paure ase susa lèu!
(Un âne médiocre sue tout de suite) ... comprenez :

Lo pauras, tiron pas mal a i banhar la camisa!
(Pauvre bête, ils n'ont pas de peine à lui faire mouiller la chemise !)

Enfin, laissons résonner une note sentimentale :

L'amor fa cantar los ases!
(L'amour fait chanter les ânes.)

Jamai pèd de sauma a pas fait de mal a un ase!
(Jamais pied d'ânesse n'a fait de mal à un âne.)

Et concluons ce chapitre sur une constatation un peu désabusée, un peu sarcastique :

A la fièra tois los ases se semblan!

(A la foire, tous les ânes se ressemblent),

et sur un point de sagesse digne d'un fabuliste :

Un ase n'apèla un autre ronhos!
(Un âne en traite un autre de galeux !),

ou encore :

L'ase tratava lo miol d'aurelhut!
(L'âne reprochait au mulet d'avoir de longues oreilles.)

Il a fallu bien des périphrases pour traduire cela en français (et la meilleure n'est qu'un pis-aller). En somme : *l'espital se fot de la caritat* (l'hôpital se moque de la charité).

* * *

Une comptine, en passant :

Hue ! Les cornes d'âne,
la tête de loup,
hou ! hou !

et n'insistons pas sur ce fameux bonnet d'âne, qui risquait de complexer pour la vie le pauvre enfant qui en était affublé par la grossière erreur d'une pédagogie mal comprise.

* * *

Quelques histoires à présent, des histoires tirées ou adaptées des divers folklores locaux ou voisins.

De quelque part en Lauraguais, sans plus de précision, car, les faits étant rigoureusement exacts et se situant dans un temps assez rapproché, maint quinquagénaire pourrait mettre un nom sur les protagonistes de ce drame héroï-comique :

Nos la contèt lo mèstre d'una bordicota ont nos èrem mesis al abric un sèr que la neù, a força de borilhar, s'èra mesa a tombar coma de jornals. Nos parlava de las bestias que lo fasian venir craba, e de las que s'en podon pas mai, las pauras, se...

— Tèn, vos n' voli contar una que tinda !

Un maitin, una vièlha qu'abia prestat als amics dempèi un ramat d'ans mes qu'èra carsinada par la jalousiè, travalhava en grand secrèt dins l'escuresina del estaple. Era lo jorn que la filha que li avia, per dire, destracat l'ome s'anava maridar. Debia passar per aquí en rauba blanca ambe una corona d'oranger pausada plan d'aplomb sur un front caste e pas ardit.

— Que fas aquí ? demandèt la vesina que se mesfisava de quicom e avia sentit lo dangièr.

— Dintra, e ba veiras !

E la vesina ajèc tot just lo temps de donar dos torns de clau per empachar auquela paura vièlha de faire sortir, al passatge de la borrica tant orrida, la paura borra vestida d'una rauba blanca, ambe una corona de flors d'oranger pausada un pauc de travèrs entre las aurelhas naut-quilhadas !

Aurian totis tirat mal à rire pas à ventre debotonat mas se podia pas laisser sortir tal carnaval fora de sason ! (1)

.....

De chez nous et d'ailleurs :

Lo paure ! Ja la Guèta lo caressava, l'arremicolava, l'encoratgava e lo disia : « Veiràs ! un cop qu'i seràs acostumat, te costara pas gaire... E quant fosquèt dressat a manjar pas, un jorn crevèt, como los malauts d'un medecin quand los a tenguts trop de temps ambe aquel dacos que l'apèlan la « diète » (2).

.....

De Castelnaudary :

Voici ce que Prosper Estieu, dans *Lou Terradou*, écrivit sur la mort, très regrettée, de la vieille ânesse de la maison :

*Se sabiots, mous efants, coussi's estado africo
Per trouta joub's l'embardo e tira'l carretou !
Cal pas creire, praco, malgrat sa valentou,*

Que n'aje pas jamai tastat un paouc la trico...

*Paourrasso! Cado cop que voulion l'atelar,
Ero tout un rambalh per la far recular,
E reculao pas se n'èro pas batudo! (3)*

(Graphie de Prosper Estieu.)

D'ici et de partout :

*Un pepi, vièlh, abucle, amontairat coma une carreda de fen, se
fasquèt menar pèls sius mainatges que volian crompar un camp,
duncas sur l'aurièra, e lor demandèt d'estacar l'ase à un eusset.
« Mes que n'i a pas », l'i respondèt son filh. E ben, entornem-nos à
l'ostal. Se l'ase i troba pas un estacador, val pas mai per nos-aus
que per el. Ja sabia lo vièlh que l'eusset buta que dins una bona
tèrra! (4).*

De Carcassonne :

(Le pauvre Jean-François, tourmenté par l'intime démon de l'inspiration, travaillait en tous lieux à cette messe que le Lutrin de Laderne devait rendre fameuse bien au-delà des limites de la paroisse)

*Al camp, daissabo de coustat lous utisses del trabal, e, un
ful à la ma, roundinejo que roundinejaras ; — Al punt que lou
bourric, soun fidèl coumpagnoun, finissio per se metre de la
partido, e soun fin gargalhol marquant lou rapèl coumo lou
cagaraou de mar d'uno collo de segaires, metio'n trin toutis les
ases de Laderne que, d'aquí atre-aquí, fasion èco pel terme e dins
lous estaple (5). (Graphie A. Mir).*

De Montréal :

Le frère quêteur des Capucins se déplace aujourd'hui à bicyclette, en attendant la motorisation qui ne saurait tarder. Nous avons connu le temps où il allait à pied, un énorme panier à chaque bras. Labouisse-Rochefort, un excellent écrivain du XIX^e siècle, aimait beaucoup Montréal et s'arrêtait volontiers chez sa grand-mère de Bonaffos, à Latour. Il a connu, lui, le temps où ce frère se déplaçait précédé d'un âne sur lequel s'abattait, machinalement, pour ne pas faillir à la coutume, un gourdin qui n'avait rien de commun avec le bourdon du pèlerin. La quête s'alliait alors à une sorte de « safranade » une sortie en rase campagne avec un bon coup de fourchette à l'occasion, et une façon on ne peut plus aimable d'encaisser les quolibets et d'ignorer les allusions. Une plaisante excursion, en somme,

Où le quêteur séraphique,
Pour le couvent assemblé,
Allait, sur sa bourrique,
Cœur contrit et front pelé,
Dans un style académique,
Mais d'un ton de jubilé,
Suivant leur usage antique,
A travers maint défilé,
Quêter, d'après sa chronique,
Et des affronts et du blé...

Un Voltairien du village n'aurait pas manqué d'imaginer la conversation entre deux frères de couvents voisins se rencontrant au hasard du chemin. Après les congratulations de rigueur : « Ave, mon frère », et la joie tonitruante des deux montures célébrant aussi leur rencontre, le capucin franciman n'aurait pas manqué de dire à son confrère occitan : « La quête a été bonne ; mais que de jurons ! Et il est une chose que je n'ai pas pu comprendre. Ils m'ont traité de « *manja-ganhat* ». A quoi le capucin méridional n'aurait pas manqué de répondre : « Cela n'est rien ! J'ai entendu chanter à mes oreilles une chanson vieille comme les prés, et sans laquelle la quête ne serait vraiment pas la quête :

Antoèna,
Le moèna,
La clusca pelada,
Que quand l'ase ca...a
Parava,
Parava,
Lo plat !

Croyez-moi, mon frère, il vaut mieux, comme vous, ne pas comprendre. Après tout, cela ne les empêche pas de remplir nos paniers ! »

* * *

Nous aurions manqué à notre propos, malgré toutes les digressions qui précèdent, en ne vous parlant pas des cinq ânes de Montréal qui ne dépendent pas la série de ces animaux pleins de fantaisie, d'originalité et d'imprévu auxquels poètes et écrivains se sont partout intéressés.

D'abord, un tout petit âne qui, comme on le dit en français du crû, a « tiré au sort ». C'est le compagnon très choyé d'un tout jeune garçon. On serait presque tenté de dire qu'il est de la famille, et il le sait !

Ensuite, un âne plus gros, plus fort, qui a beaucoup travaillé dans sa vie et qui aurait travaillé bien plus s'il n'avait pas trouvé un moyen ingénieux de freiner les exigences de son maître dès que celui-ci paraissait dépasser la mesure. Il se couchait, et

prenait un repos directement proportionnel au nombre de coups de trique reçus. Il fallut s'en défaire. On le vendit, en confiance bien sûr, au marché de Castelnau-dary, et notre ami le barbier n'y contredira pas.

Et encore un âne robuste qui, après les saignées d'une réquisition impitoyable pendant la guerre de 1914-1918, remplaçait, chez un gros propriétaire de Villeneuve-les-Montréal, un cheval « mobilisé » et ravitaillait en eau les sulfateurs. Il lui arrivait de contrer les exigences de son maître, bien qu'il sût à quoi il s'exposait. Un jour, il se cala au beau milieu d'un chemin de terre qui séparait deux vignes, et rien n'y fit. On apporta de la paille du village voisin, et on la lui alluma sous le ventre. Il se contenta d'avancer de deux mètres, et s'arrêta « pour une durée indéterminée ». Il put longuement savourer sa vengeance, car il fallut éteindre ce feu qui commençait à roussir sérieusement le dessous de la charrette. « *E lo creiràs se voles, sacodissia las aurelhas pendent que nos rumavèm las cilhas. Maisanta bestia!* » (et tu le croiras si tu veux, il secouait les oreilles pendant que nous nous roussissions les cils. Mauvaise bête !)

Encore un tout petit âne gris payé un écu à un ânier espagnol de passage. Papillon, fin, racé, luisant, amenait chaque matin le lait de Villeneuve-les-Montréal. A l'aller, tout se passait bien, car il fallait respecter les bouteilles pleines. Au retour, c'était la récréation qui commençait quand il était dépassé par l'« omnibus ». La bonne bête ne pouvait pas supporter d'être mise en état d'infériorité par deux chevaux, fussent-ils de voiture. Il leur « tenait pied ». Mais une fois franchi le passage à niveau, il freinait des quatre fers, recevait pour le principe une quarantaine de coups de trique, contemplait le paysage familial puis, quand bon lui semblait et pas avant, reprenait obstinément le pas jusqu'au village, échappait à sa maîtresse pendant qu'elle le dételait, rentrait dans la cuisine pour rafler sur la table un croûton oublié ; puis, sans rancune, il regagnait l'écurie, la représentation de chaque jour une fois terminée. Qui dira sans rire que les bêtes sont bêtes et qu'elles ne sont pas sensibles à l'humour et à la fantaisie ?

Enfin un autre tout petit âne, gris, malin, un âne dont le seul travail était de porter en pleine Malepère son maître le cantonnier, qui était vieux et fatigué. Au départ, le cérémonial était toujours le même. Avec un humour un peu noir, le cantonnier faisait le plein : un litre, deux litres, trois litres (comprenez bien : un coup de trique, deux coups de trique, trois coups de trique) et le petit charreton volait vers le chantier. L'âne, sans rancune, savait qu'il trouverait là-haut la paix... et les chardons.

* * *

Et que dire encore avant de mettre le point final à cette

longue série de digressions sur un animal que St François dut aimer pour sa patience et son manque de rancune, pour sa façon de subir et de souffrir sans se plaindre, en toute dignité ! Il ne nous semble pas déplacé de supposer qu'il est un peu comme le sage dindon de Castelnaudary qui, seul sur le marché de la volaille, au lieu de *barbolar* (se rengorger), penchait la tête et ne disait mot alors que les oies se montaient le cou (!) et que les canards se faisaient de bruyantes confidences. Comme un acheteur hésitait en le voyant si triste et en le croyant malade, le fermier lui dit : « *Vos i fisetz pas, que se ba cocha* » (6). A quoi pouvait-il bien penser ? Au triste honneur de la truffe et des marrons ? L'âne aussi *se ba cocha*. Mais à quoi peut-il bien penser quand il vous regarde en secouant ses longues oreilles ? A la trique qui ne sera pas éternelle ? A cette trique qui ne sera pas éternellement à sens unique dans un autre monde où on se souviendra peut-être que la Mère et l'Enfant purent fuir et être sauvés grâce à un âne ? Que certaine entrée triomphale à Jérusalem eut besoin d'une ânesse et de son ânon pour que les prophéties s'accomplissent ? Peut-être. Peut-être aussi pense-t-il qu'un être comme lui, qui, depuis l'origine des temps et dans tous les pays, a survécu aux Arabes, aux Gitans, à la disette perpétuelle, sera un jour en état de mieux supporter la misère physique quand, tous les pays étant enfin sous-développés et en proie à la famine pour avoir manqué de sagesse et de prévoyance, lui seul, le philosophe, jouira enfin de son triomphe. Ne trouvera-t-il pas, sans que personne les lui dispute, assez de chardons pour satisfaire sa gorge d'âne ? Pour parler ainsi, il faut, bien sûr, imaginer que les bêtes pensent, tout comme les humains. Et pourquoi pas, après tout ? Ils sont légion, les poètes et les écrivains qui se sont penchés sur ce problème et ont écrit les plus ravissantes choses du monde en prêtant aux animaux une sagesse bien humaine...

Roger NEGRE.

TRADUCTIONS

(1) Ceci nous fut raconté par le maître d'une toute petite ferme où nous nous étions mis à l'abri un soir que la neige, à force de tomber à petits flocons, s'était mise à tomber comme des journaux. Il nous parlait des bêtes qui le faisaient tourner en bourrique, et de celles qui ne s'en peuvent plus, les pauvres si...

— Tiens ! Je veux vous en raconter une bien bonne.

Un matin, une vieille qui n'acceptait pas le poids des ans, mais qui était torturée par la jalousie travaillait en grand secret dans la pénombre de l'écurie. C'était le jour où la jeune fille qui lui avait, soi-disant, tourné le mari, allait se marier. Elle devait passer par là en robe blanche avec une couronne de fleurs d'oranger posée bien d'à-plomb sur un front chaste et modeste.

— Que fais-tu là ? lui demanda la voisine qui se méfiait de quelque chose et avait senti le danger.

— Viens, et tu verras.

Et la voisine eut tout juste le temps de donner deux tours de clef pour empêcher cette pauvre vieille de faire sortir, au passage de la bourrique si détestée, la pauvre ânesse en robe blanche, avec une couronne de fleurs d'oranger posée un peu de travers entre les oreilles haut-dressées !

Nous aurions eu tous bien de la peine à ne pas rire à gorge déployée ; mais nous ne pouvions pas laisser sortir une telle cavalcade hors de saison.

.....

(2) Le pauvre ! Certes, la Guète le caressait, le cajolait, l'encourageait et lui disait : Tu verras ! Quand tu y seras habitué, la chose ne te coûtera guère !... Et quand il fut dressé à ne plus manger, un jour, il creva, comme les malades d'un médecin quand on les a tenus trop longtemps à cette chose qu'on appelle la diète.

.....

(3) La vieille ânesse.

Si vous saviez, mes enfants, comme elle a été ardente pour trotter sous le bât ou tirer le charreton ! Cependant, il ne faut pas croire que, malgré son zèle, elle n'ait jamais goûté un peu la trique... Pauvresse ! Chaque fois que nous voulions l'atteler, c'était toute une affaire pour la forcer à reculer, et elle ne reculait pas si elle n'était pas battue... (Trad. de Prosper Estieu).

.....

(4) Un grand-père vieux, aveugle, bossu comme une charretée de foin, se fit amener par ses enfants, qui voulaient acheter un champ, jusque sur le bord et leur demanda d'attacher l'âne à un sureau yèble. « Mais il n'y en a pas », lui répondit son fils. « Eh bien, revenons à la maison. Si l'âne n'y trouve pas de quoi s'y faire attacher, il ne vaut pas plus pour nous que pour lui. » Le vieux savait bien que le sureau yèble ne pousse que dans la bonne terre.

.....

(5) Au champ, il laissait de côté les outils du travail, et, une feuille de papier à la main, il tournait de ci de là, inquiet ; au point que son bourricot, son fidèle compagnon, finissait par se mettre de la partie, et, son fin gosier marquant le rappel comme l'escargot marin d'une bande de moissonneurs, il mettait en train tous les ânes de Laderne qui, de tout côté, faisaient écho dans les enclos et dans les écuries.

.....

(6) Ne vous y fiez pas, car il pense au lieu d'exprimer. La traduction de *cochat* ne rend pratiquement rien.

(Nous nous excusons : nos textes occitans, malgré toute notre bonne volonté, sont parfois incorrects et mal accentués, car la graphie classique ne nous est pas encore très familière.)

LES NOMS DE BŒUFS ET DE VACHES

Actuellement, quand ils ne sont pas remplacés par un simple numéro, tatoué dans l'oreille, ces noms dépendent de la fantaisie du propriétaire ou du fermier, à partir d'une initiale imposée par le herd-book pour l'année de la naissance.

Il en était tout autrement jadis. Chaque animal avait un nom personnel correspondant à ses caractéristiques soigneusement observées.

Voici, par exemple, quelques noms usités dans le sud du département du Tarn.

Pour les bœufs :

Bannot ou Bannet (Cornu); Roussel (Roux); Gris; Brunet (Noir); Daurat (prononcé Daourat, Doré); Cayol (de deux couleurs, « pie »); Givrat (Givré); Taurel (Jeune Taureau); Lebrau (qui ressemble à un lièvre); Taïssou (qui ressemble au blaireau).

Pour les vaches :

Bloundo (Blonde); Grando (Grande); Belo (Belle); Frisado (Frisée); Brunette (Noire); Castagno (couleur de châtaigne); Roussèle; Cayole; Mignardo (Caressante); Taurelle; Pattudo (aux grandes pattes); Bourrou (au poil bourru); Poummeto (petite comme une pomme); Marquise (une vache raffinée); etc ...

Mais dans d'autres contrées méridionales, l'usage est tout à fait différent : il existe seulement deux noms, toujours les mêmes, pour les bœufs de travail, un pour désigner le bœuf de gauche, l'autre pour le bœuf de droite, toujours accouplés de la même manière sous le joug. Dans l'Ariège, c'est Mulet et Mascaret; dans le Sidobre, ainsi que dans le Lot-et-Garonne, Lauret et Caulet (Laouret et Caoulet); dans le Tarn-et-Garonne, les vaches de travail étaient appelées Folbet et Casta.

Comment expliquer cette diversité et ces analogies de traditions dans des régions proches les unes des autres? Différences dans le degré d'observation et de familiarité? Ou plutôt différence d'affectation des bêtes? Il semble que les bêtes *élevées pour leur lait avaient des noms personnels* (tandis que les bêtes de travail avaient des noms fonctionnels). Et que signifient ces noms donnés au droitier ou au gaucher? Sont-ce des surnoms humoristiques? Ou ont-ils une signification cachée? Voici une hypothèse pour

l'Ariège, qui m'est personnelle : Mulet signifierait Entêté (comme l'animal de ce nom) et Mascaret, Tacheté ; les deux défauts que le cultivateur redoute, pour la race gasconne, d'un blanc uni et docile à l'aiguillon comme à la voix. Ces appellations seraient un procédé magique venu du fond des âges pour détourner le mauvais sort. Cette explication m'a été suggérée par une habitude malgache qui faisait donner aux enfants, il y a une vingtaine d'années, des surnoms tels que Fumier et Embêtant, pour les mettre à l'abri des mauvais esprits.

Je serais heureuse de recevoir d'autres essais d'explications, ainsi que des informations complémentaires (1).

Simone BRISSAUD.

(1) Simone Brissaud, 5, rue des Quatre-Chemins, 11 - Carcassonne.

UN CONTE POPULAIRE AUDOIS :

Le conte del Dracus

Un cop i abio un ome e una femna qu'abion una drolla plan degordida ; l'apelabon : Josefina. Era una pichola plan aimabla et escarabilhada.

Solament, la maire moriguet un dolent jorn d'iber. Lo paire, ploreit qualque temps, apei se tornet maridar amb'una vésina, veusa coma el, e que abio tamben una drolleta : Marineta, de l'age de la Josefina. Ço que fa que, quand foguèrent al mème ostal, las drollas semblabon doas bessenas. Subretot que s'entediõn coma cal.

Pas plan leng d'aquí, i abia lo castel del Dracus, ome que dision gros, fort, dolent e ric. Un jorn la femna diguet al seu ome : aben pas de cavalh, e lo Dracus n'a tantis que sap pas que ne far ; te cal dire à la Josefina, qu'es tant fina, qu'ane querre lo plus polit cavalh del Dracus.

Lo lendeman, lo paire diguet à la sia drolla : te cal anar cercar lo mait polit cavalh del Dracus. La Josefina respondit : cousi voletz que fague ? .. T'adobaras be, es pron fina per aco far.

Gar aquí la Josefina partida cap el castel del Dracus, sans saber consi faria. Pel camin, il abia uan font e un sauze ; se siete un bricon per se descansar. Comme levaba lo cap, vejet un ome que l'agachaba d'un aire pietados. Aquel ome era Sant Jean. Diguet a la drolla : ont vas, Josefina, qu'es tant fina ? La drolla estabosida de s'ausir apelar pel seu nom per qualqu'un que coneissio pas, prenguet vam, e respondit : lo papa, m'a dit d'anar cercar lo plus polit cavalh del Dracus, sabis pas consi far. L'ome l'i diguet : faras coma te vau dire, esperaras que siague neit, dintraras dins l'estable, digus te veira pas. T'amagaras dins lo fen. Quand sera plan neit, lo vailet vendra clavar. Atendras encara un pauc. Quand totis seran endormits dobriras la porta doçament, prendras lo cavalh e t'en aniras. Digun t'ausira pas.

Tot se passet coma l'ome abia dit, e lo lendeman Josefina menaba lo plus polit cavalh.

Un autre jorn son paire l'i diguet : Josefina, te cal anar cercar la coberta de sul seit del Dracus. — Consì voletz que faga ?

— T'adobaras. Josefina torna partir plan malcorada. Arriba a la font torna trovar Sant Jean que li demanda ont torna. Josefina l'i respond : cresetz que sia possible uei m'an dit d'anar querrer la coberta de sul leit del Dracus ; sioi plan en pena. L'ome l'i diguet : t'en fagas pas. Coma l'autre cop, demoraras que sia neit ; dintraras dins lo casteilh, sans que te vejian ; aniras dins la cramba del Dracus e te botaras jol leit, e esperaras. Lo Dracus vendra se colcar, e sa femna tamben. Quand l'ausiras roncar, sortiras la man fora del leit e tiraras la coberta a pichons cops secs ; lo Dracus creira qu'es sa femna que la peltira, dira se tant la vos, e ben prend la tota. A n'aquel moment tiraras fort, prendras la coberta e t'en eniras.

Coma l'autra cop, tot se passet coma abia dit Sant Jean, e Josefina portet la coberta del Dracus a son paire.

Qualques jorns plus tard, lo paire diguet a la drolla : Josefina qu'es tant fina, aqueste cop te me cal portar lo Dracus. — O papa, cosin farai ? Un ome tant gros, pesa trop. — Prendras la Marineta per t'ajudar, e totas doas lo portaretz. — Oc ensajarem, mas ai pla paor. — Aniretz.

Le lendeman las doas drollas se botan en camin ; mas lo cap lor trabalhava : cosin farem ? cosi farem ? A la Josefina i atriaba d'arribar a la font, per saber se i auria totjorn l'ome. Lo vejet d'un pauc leng, semblaba que las esperesse ; aco la reviscolet. De fet las esperaba, e quand arribèron a el lor diguet : ont anatz encara ? — Calhatz vos, diguet Josefina, aqueste cop, nos cal menar le Dracus ; un ome tant gros. Sant Jean lor diguet : aijetz pas paor ; pas plan leng d'aici lo veiretz al long d'un riu ; i aura una caissa vida al costad, s'i metra tot sol dedins, aurettez qu'a lo tempar e vos l'emportar. Las drollas marcheron un bric mait mas èron soscosas. De fet, al bord d'un riu vejèron lo Dracus qu'escapiaba ; e al costad una caissa pas plan granda ambe la tampa presta a botar dessus. Las drollas abian paor, mas basta. — Bonjorn, Monsenhor ! — Bonjorn, drolletas, diguet lo Dracus, ont anatz atal ? — Nos passejam ; e de qu'es aquela caissa tant polida ? — Aco es per metre aquela Josefina qu'es tant fina se jamai torna pr'aquí. — Mas i caura pas. — O que si, ieu i cabi. — Vos gros coma etz ? — Anatz veser. Lo Dracus abia lo poder de se faire tant pichon que volia, e se metet dins la caissa. Ai mon Diu ! las drollas agafan la tampa, et crac aquí lo Dracus presonier. Cargan la caissa sus las espallas, e vite cap a l'ostal. Quand lo paire las vejet arribar foguet plan content, per que ambe lo Dracus arribet la fortuna. De fet per se far delivrar lo Dracus lor balhet miej sacat de diniès d'aur.

D'aquí enla, las doas drollas viqueron coma de sorres vertadieres.

(Conte recueilli à Rouffiac-d'Aude.)

LE CONTE DU DRACUS

Il était une fois un homme et une femme qui avaient une fille très dégoûdée ; ils l'appelaient : Joséphine. C'était une petite très aimable et éveillée.

Seulement, la mère mourut un rude hiver. Le père pleura quelques temps, après il se remaria avec une voisine veuve comme lui, et qui avait aussi une petite fille : Marinette, de l'âge de Joséphine. Ce qui fait que, quand elles furent dans la même maison, les fillettes semblaient être deux jumelles. Surtout qu'elles s'entendaient bien.

Pas loin de là, il y avait le château du Drac, homme que l'on disait gros, fort, méchant et riche. Un jour la femme dit à son mari : nous n'avons pas de cheval, et le Drac en a tant qu'il ne sait qu'en faire ; il te faut dire à Joséphine qui est si rusée, qu'elle aille prendre le plus joli cheval du Drac.

Le lendemain, le père dit à sa fille : il faut que tu ailles chercher le plus joli cheval du Drac. Joséphine répondit : Comment voulez-vous que je fasse ? — Tu t'arrangeras bien, tu es assez rusée pour cela.

Voilà Joséphine partie vers le château du Drac, sans savoir comment elle ferait. Sur le chemin, il y avait une fontaine et un saule ; elle s'assit un peu pour se reposer. Comme elle levait la tête, elle vit un homme qui la regardait d'un air attendri. Cet homme était Saint Jean. Il dit à la jeune fille : Où vas-tu, Joséphine, qui est si rusée ? La jeune fille toute étonnée de s'entendre appeler par son nom par quelqu'un qu'elle ne connaissait pas, prit courage et répondit : Mon père m'a dit d'aller chercher le plus joli cheval du Drac, je ne sais comment faire. L'homme lui dit : Tu feras comme je vais te dire, tu attendras qu'il soit nuit, tu entreras dans l'écurie, personne ne te verra, tu te cacheras dans le foin. Quand il sera bien nuit, le valet viendra fermer. Tu attendras encore un peu. Quand tous seront endormis, tu ouvriras la porte doucement, tu prendras le cheval et t'en iras. Personne ne t'entendra.

Tout se passa comme l'homme avait dit, et le lendemain Joséphine menait le plus joli cheval.

Un autre jour son père lui dit : Joséphine, il faut que tu ailles chercher la couverture de sur le lit du Drac. — Comment voulez-vous que je fasse ? — Tu t'arrangeras. Joséphine part à nouveau mal contente. Elle arrive à la fontaine et trouve à nouveau Saint Jean qui lui demande où elle revient. Joséphine lui répond : Croyez-vous que ce soit possible, aujourd'hui on m'a dit d'aller chercher la couverture sur le lit du Drac ; je suis bien en peine. L'homme lui dit : Ne t'en fais pas. Comme

l'autre fois, tu attendras qu'il soit nuit ; tu entreras dans le château sans qu'on te voie ; tu iras dans la chambre du Drac et tu mettras sous le lit et tu attendras. Le Drac viendra se coucher, et sa femme aussi. Quand tu l'entendras ronfler, tu sortiras la main en dehors du lit et tu tireras la couverture à petits coups secs ; le Drac croira que c'est sa femme qui la tire, et il dira : si tant tu la veux, eh bien, prends-la toute. A ce moment tu tireras fort, tu prendras la couverture et t'en iras.

Comme l'autre fois, tout se passa comme avait dit Saint Jean, et Joséphine porta la couverture à son père.

Quelques jours plus tard, le père dit à sa fille : Joséphine, qui es si rusée, cette fois il faut que tu me portes le Drac. — Oh ! papa, comment ferais-je ? Un homme si gros, il pèse trop. — Tu prendras Marinette pour d'aider, et toutes deux vous le porterez. — Nous essayerons, mais j'ai bien peur. — Vous irez.

Le lendemain, les deux jeunes filles se mettent en route ; mais la tête leur travaillait : comment ferons-nous ? comment ferons-nous ? A Joséphine, il lui tardait d'arriver à la fontaine, pour savoir s'il y aurait toujours l'homme. Elle le vit d'un peu loin, il semblait les attendre ; cela la réconforta. En effet, il les attendait, et quand elles arrivèrent à lui, il leur dit : Où allez-vous encore ? — Taisez-vous, dit Joséphine, cette fois, il nous faut mener le Drac ; un homme si gros. Saint Jean leur dit : N'ayez pas peur ; pas bien loin d'ici, vous le verrez au long d'un ruisseau ; il y aura une caisse vide à côté, il s'y mettra tout seul dedans, vous n'aurez qu'à la fermer et l'emporter. Les jeunes filles marchèrent un peu, mais elles étaient soucieuses. En effet, au bord d'un ruisseau, elles virent le Drac qui émondait ; à côté une caisse pas bien grande avec le couvercle prêt à mettre dessus. Les filles avaient peur, mais tant pis. — Bonjour, Monseigneur ! — Bonjour fillettes, dit le Drac, où allez-vous ainsi ? — Nous nous promenons ; et quelle est cette caisse si jolie ? — Cela, c'est pour mettre cette Joséphine qui est si rusée si jamais elle revient par ici. — Mais elle n'y contiendra pas. — Oh ! que si, moi j'y contiens. — Vous, gros comme vous êtes ? — Vous allez voir. Le Drac avait le pouvoir de se faire si petit qu'il voulait et il se mit dans la caisse. Ah ! mon Dieu ! Les filles prennent vivement le couvercle, et crac, voilà le Drac prisonnier. Elles chargent la caisse sur les épaules et vite vers la maison. Quand le père les vit arriver, il fut bien content, parce qu'avec le Drac la fortune arriva. En effet, pour se faire délivrer le Drac leur donna un demi sac de pièces d'or.

Dorénavant, les deux jeunes filles vécurent comme deux véritables sœurs.

Joseph MAFFRE.

BIBLIOGRAPHIE

1. Gottfried KOCH : **Frauenfrage und Ketzertum im Mittelalter**. Akademie-Verlag, Berlin, 1962.

Le rôle joué par les femmes dans les mouvements hérétiques des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, avait été jusqu'ici assez peu étudié par les historiens de religions. Le livre de M. Koch a le mérite de résumer tout ce que l'on sait de la question et de fournir un ensemble impressionnant de citations et de textes à l'appui de théories souvent neuves.

L'idée maîtresse de M. Koch, c'est que l'hérésie a trouvé un climat social favorable à son expansion dans les villes languedociennes, du début du XI^e siècle au milieu du XII^e. Au XII^e siècle, en effet, les tisserands, les artisans, auraient prédominé dans les groupes hétérodoxes et, par la suite, seraient restés les fidèles soutiens du néo-manichéisme. Dès les premières années du XIII^e, ce sont surtout les classes moyennes et privilégiées des villes, ainsi que la petite noblesse rurale, qui auraient donné le ton. Le catharisme, bien qu'il comportât une sorte de polarisation paysanne et plébéienne, et une autre, d'essence surtout bourgeoise, voire parfois aristocratique, restait, cependant, dans son ensemble, un phénomène *surtout bourgeois, lié au développement des villes*, et exprimant les revendications des classes moyennes.

Ce sont des intérêts sociaux qui auraient attiré les femmes de toutes les classes vers le Catharisme. Dans les limites des possibilités offertes par leurs classes respectives, les pratiques hétérodoxes leurs donnaient, dans une mesure appréciable, *des droits égaux à ceux des hommes*. Peut-être M. Koch aurait-il pu, sans trahir le moins du monde la méthode marxiste qui est la sienne, mieux séparer ici la « lutte des sexes » de la « lutte des classes ». Car si la femme du tisserand avait à formuler, sur le plan social, les mêmes revendications que son mari, elle avait aussi, plus immédiatement, à se libérer de la tyrannie maritale que l'Eglise romaine s'efforçait alors de maintenir. En tant que « sexe faible », les femmes ont aspiré par l'intermédiaire de l'Hérésie et surtout par l'invention de l'« idée d'amour », à substituer le *mariage d'amour égalitaire* au mariage romain à *direction masculine*. Cela a été bien vu par Frederick Engels dans *l'Origine de la famille*. Et l'on peut même faire observer, à ce propos, que les femmes semblent avoir mieux réussi, et beaucoup plus tôt, à accomplir

leur libération sur le plan sexuel que sur le plan économique-social où elle agissaient en parfait accord avec les hommes.

Il est vrai que cette libération sexuelle avait plus de chances de réussir d'abord dans les milieux aristocratiques — à cause de l'influence prise par les « grandes dames » — que dans la bourgeoisie ou la paysannerie. Cependant les deux phénomènes sont souvent liés. Dans les classes inférieures et moyennes, *le grand nombre des femmes* — leur « surnombre », plus exactement, dû, selon M. Koch au fait que la guerre et la persécution avaient tué beaucoup d'hommes — multipliait les partisans du Dualisme, dans la mesure où il n'existait lors *aucune organisation destinée à aider les femmes et les filles pauvres*. Celles qui travaillaient dans l'artisanat textile — ou dans des ateliers du même genre — et qui étaient particulièrement exploitées, cherchaient souvent refuge et protection auprès des Cathares.

L'analyse des conditions d'existence imposées à la petite noblesse féminine du XII^e siècle nous paraît aboutir à des conclusions analogues. Le morcellement des fiefs (résultant du partage égal des patrimoines entre tous les fils), allait grandissant, et il plongeait cette petite noblesse dans une sorte de crise économique qui rendait difficile la dotation des filles. C'est parce qu'elles étaient sans moyens d'existence correspondant à leur rang que beaucoup entrèrent comme « parfaites » dans des couvents hérétiques. On pourrait objecter à M. Koch que le catholicisme romain offrait à ces dames les mêmes possibilités ou des possibilités assez semblables. D'autre part, il est incontestable que beaucoup de femmes nobles, abondamment pourvues de fiefs, sont entrées, pour des raisons tout autres, dans ces mêmes couvents hérétiques. Cela signifie que l'explication sociologique qui porte sur des phénomènes de masse, et qui, sur ce plan-là demeure très valable, ne doit pas éliminer absolument l'explication « historique », ni même l'histoire des « mentalités », si à la mode aujourd'hui. Il ressort des témoignages que les femmes de cette époque paraissent avoir été souvent plus intéressées à leur salut métaphysique qu'à leurs intérêts matériels. Ce qui n'infirmait nullement l'idée qu'en de nombreux cas cette métaphysique ait servi de masque inconscient à leurs revendications de classe, mais nous engage, cependant, à bien spécifier la nature des influences religieuses qui les déterminaient aussi. Sans quoi on serait réduit à taxer abusivement *d'inexplicables* et d'exceptionnels la conversion et le sacrifice de tant de femmes admirables, nobles, bourgeoises ou paysannes. Comme d'ailleurs M. Koch le reconnaît, les causes qui poussaient les femmes vers l'hérésie appartiennent, dans une certaine mesure, à une spécification « historique » *moins directement* dépendante de l'économie.

Ces légères réserves faites, les analyses de M. Koch demeurent très valables, et complètent utilement et objectivement les

conclusions que l'on pourrait tirer du seul examen psychologique de la mentalité religieuse de la femme du XII^e siècle.

2. Maurice L.A. LOUIS : **Danses populaires et ballets d'opéra.** G.P. Maisonneuve et Larose, Paris, 1965.

Notre éminent collaborateur et ami, M. Maurice Louis, vient de réunir dans ce beau volume, abondamment illustré, et qui fait suite à son précédent ouvrage : *le Folklore et la Danse*, une série d'études et d'articles consacrés aux ballets d'opéra et surtout aux danses populaires. Nos lecteurs y retrouveront avec plaisir et profit ceux qui avaient déjà paru dans « Folklore » et d'autres, encore inédits — ou devenus peu accessibles — qui apportent une contribution aussi précise que neuve à l'étude de la danse occitane. Qu'il s'agisse de l'origine de la *Tarasque*, du *Pétassou* de Trèves (Gard) ou de la danse provençale des *Fileuses*, l'ethnographe n'oublie jamais en les expliquant qu'il est en même temps préhistorien et anthropologue : ses descriptions, son interprétation des phénomènes chorégraphiques y gagnent toujours en profondeur. Il sera désormais impossible à qui voudra connaître les *animaux processionnels* du Midi, les *Paillasses* de Cournontéral, le *Picart* de Fos — et même la célèbre procession de la *Sancti*, à Perpignan — de ne pas avoir recours à des analyses prudemment comparatives. Car, très au courant de tout ce qui concerne les danses européennes, M. Louis ne rapproche jamais qu'en toute connaissance de cause des cérémonies en apparence très différentes (notamment pour tout ce qui a trait aux *chevaux-jupons* de France et d'Europe).

Il n'y a, à première vue, que peu de rapports entre le quadrille des *Lanciers* et les figures chorégraphiques populaires ; et surtout, entre les ballets d'opéra et les danses rustiques. Pourtant, ils n'ont jamais cessé d'influencer — plus ou moins — et de réagir les uns sur les autres. Le ballet *Giselle* plonge, lui aussi, par ses origines, dans la nuit du Folklore, et telle interprétation de la tragédie de *Salomé* n'est pas seulement justiciable de l'ethnographie (dans une certaine mesure) par son sujet même : elle l'est également par la stylisation de certaines attitudes où les artistes les plus modernes retrouvent, souvent sans le savoir, des gestes chargés de significations archaïques.

3. **Le Théâtre populaire Européen**, par Léopold SCHMIDT, avec la collaboration de G. d'Aronco, G. Megas, H. Moser, G.-H. Rivière, A. Tecer et H. Trumpy. — G.P. Maisonneuve et Larose, Paris ; 1965.

C'est là, à ma connaissance, le premier essai d'Anthologie du théâtre populaire européen. L'ouvrage est divisé en trois sections : *Sujets tirés des coutumes populaires* (Jeu des mois, Jeu de la Mi-

Carême, Jeux de Carnaval, Jeux de la *Moresca*, Jeux-combats, Jeu des *Mummers* (Angleterre). — Pièces de théâtre sur des sujets chrétiens : Jeux du Paradis, jeu des rois Mages, Pastorales sur la naissance de Jésus-Christ, jeux de Noël, jeux de Noé, etc. — enfin, pièces de théâtre sur des sujets tirés de la littérature populaire : *Panaratos*, jeu de Carême (Grèce), Grivelidis, légende du Docteur Faust, Farce de Pâques, etc...

En somme : une ensemble de textes très bien choisis, bien traduits et empruntés aux littératures populaires de France, d'Italie, de Suisse, de Grèce, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche, de Turquie, de Belgique, du Portugal, etc... On peut regretter qu'aucune pièce de théâtre populaire n'ait été demandée à certaines ethnies — qui n'ont point rang de nations — mais dont le Folklore égale ou surpasse en richesse celui de certaines actions : je veux dire : la *Catalogne* ibérique (et française) et l'*Occitanie* (française).

4. **Folklore - Suisse**, 54^e année ; Bâle 1964. Parution : novembre 1965.

Ce numéro est consacré à un personnage historique, devenu folklorique, le « Déserteur ». Ce français, très mystérieux, né en 1804 et mort en mars 1871 à Nendaz (Suisse), avait fait son apparition dans la vallée de Nendaz et le val d'Hèremence vers 1850. Il y demeura jusqu'à sa mort, toujours méfiant, vivant à l'écart, et gagnant un peu d'argent en exécutant des peintures naïves sur des sujets religieux. Certains de ses tableaux, reproduits dans *Folklore - Suisse*, ne manquent pas de charme (cf. : *Exposition d'art religieux rustique* des Alpes rhodaniennes, Musée d'ethnographie de Genève, 1965).

Il s'agit bien ici d'art « populaire » dans la mesure où l'on admet, avec Jean Mistler, (cité par E. Schüle, p. 46) : que l'art populaire est celui qui est créé par le peuple et *pour le peuple*. Le « Déserteur » était sûrement un homme très cultivé, qui faisait les peintures qu'on lui demandait dans le style requis par la tradition.

5. **Bulletin folklorique d'Ile-de-France**, n° 31 ; Automne 1965.

Nous avons vu avec le plus vif intérêt, dans ce bulletin, les portraits du regretté Patrice Coirault et lu les excellents articles d'hommage que lui consacrent Simone Wallon et Roger Lecotté. — Nombreuses études : *le Père Cent est mort*, par Roger Lecotté ; *le Folklore populaire de l'Ile-de-France* (suite), par André-Louis Mercier ; *Un chêne porteur de gui* (en Haute-Marne), par Noël Speranze ; *Emplois figurés de la nomenclature de Gui d'Arezzo*, par Marcel Françon. — Bibliographie très complète des ouvrages et périodiques français et étrangers.

6. **La Tramontane**, XLVIII^e année, n° 485-486. Perpignan, 1965.

A signaler, de Francis Catala, de Jules Delpont (1898), et de Charles Bauby, des articles qui rendent hommage à « *Un Tal* » (Albert Saisset, 1842-1894). Albert Saisset fut, en même temps qu'un poète exquis, un écrivain populaire, pétri de Folklore. Charle Bauby donne le texte littéraire et musical de quatre chansons de Saisset : *l'hortolana sul cul, un peto, un bernal çaçaire*. Les pages intitulées « coutumes et traditions » tiennent précisément à jour le calendrier des fêtes ou cérémonies folkloriques actuellement célébrées en Roussillon.

7. **Etudes régionales ; Bulletin de la Société d'ethnographie du Limousin, de la Marche et des régions voisines ; n° 14 ;** Décembre 1965 - Janvier 1966. (Siège social : Hôtel de Ville de Limoges).

Nous regrettons de n'avoir pu parler plus tôt de cette excellente revue, fondée depuis peu. Elle est d'une grande richesse tant sur le plan archéologique que sur le plan purement ethnographique : *Coutumes de l'épiphanie*, par Maurice Robert, *Livre de comptes d'un maître de Forges*, par R. Berland ; *Vieux dictons de la Corrèze*, par E. Passien ; *Dévotions à Champsac*, par Roger Masfaraud ; *Proverbes et expressions limousines*, par Marcel Jude ; *Légendes de la Creuse*, par M.-Th. Passet ; *Coutumes de Noël*, par Jean Levet et R. Geutier : voilà pour l'ethnographie. En ce qui concerne la préhistoire : *Découvertes préhistoriques : hachoir découvert à Plaisance*, commune de Feytiat. — *Outils préhistoriques découverts à Limoges*, par Michel Dominique. — Hors classement : des pages judicieuses de Maurice Robert sur la *protection des sites et le Tourisme* et une note nécrologique sur le chanoine Bouyssonie.

* * *

Parmi les derniers livres reçus :

8. **Mutirao**. Inquerito linguistico, etnografico, folclorico.

Questionnaire publié par Atico Vilas-Boas de Mota. Boîte postale n° 318, Golania, Etat de Goias, Brésil.

9. **Annual Customs and festivals in Peking**, by Tun Li-Ch'en (traduit et annoté par Derk Bodde). Hong Kong University Press ; Hong Kong, 1965.

René NELLI.



